

bout de ses « émirs de l'an sept ». Au milieu de ces hommes de proie, il perdait la tête : « En voyant ce désarroi dans la politique du souverain, les Turcs commencèrent à manifester leur turbulence... »; Guyas Ed-Dine ne pouvait rien : « Les ressources de son trésor étaient épuisées, et dans ces conditions il devait renoncer à imposer silence aux Turcs. Quand l'un d'eux lui adressait une demande ou insistait pour obtenir quelque chose, il le gratifiait d'un nouveau titre nobiliaire; s'il était *émir* il le qualifiait de *malik* et s'il était *malik*, il lui donnait le titre de *khan*... La discorde, les disputes, les haines, les meurtres se succédaient... jusqu'au jour où Dieu fit apparaître Djelal Ed-Dine revenant de l'Inde. Alors le calme se rétablit; pillards et perturbateurs furent mis à la raison, et les larrons et querelleurs furent saisis de crainte¹. » Quand les Persans, quand les hobereaux turcs iranisés, les atabek d'Irak, de Fars, de Louristan, virent arriver Djelal El-Dine, avec quatre mille reîtres fidèles ramenés du fond de l'Inde, avec sa femme, fille du sultan de Delhi, avec son train exotique de chevalier errant², leurs imaginations méridionales s'échauffèrent : c'était Rustem en personne qui revenait du pays des éléphants. On s'apitoyait sur ses malheurs; on s'enflammait pour sa noble cause; on palpait au récit de ses aventures romanesques; ce fut une

1. Nessavi, p. 166 et 167.

2. Djelal revint de l'Inde entre 1224 et 1225. Il revenait fort débiffé; Guyas Ed-Dine tenta même de lui tenir tête, et de garder son royaume d'occasion. « Djelal Ed-Dine et ceux qui l'accompagnaient, l'esprit déjà abattu et à peine échappés à une forêt de lances, eurent, dans les déserts qui séparent le Kerman de l'Irak, à endurer de telles misères qu'elles leur firent oublier toutes leurs autres épreuves... Enfin, quatre mille hommes montés les uns sur des bœufs, les autres sur des ânes, atteignirent le Kerman que Borak le chambellan administrait au nom de Guyas Ed-Dine, le frère de Djelal Ed-Dine. Ce Borak avait été chambellan de Gourkhan, le prince de Chithai [Kara-Khitai]. » Mais les Atabek et l'enthousiasme des vrais Iraniens de la vieille Perse, à Chiraz, à Yezd, à Ispahan, firent voir Djelal Ed-Dine au peuple comme un triomphateur. Guyas Ed-Dine fut abandonné, réduit au rôle d'un subalterne, demanda pardon à son frère, entouré de ses khans et de ses émirs, la tête couverte de perles. (Nessavi, p. 157 et 162.)

explosion d'enthousiasme chevaleresque et littéraire. En Kerman, Djelal épouse la fille du chambellan improvisé sultan, Borak, en Fars, celle de l'atabek Saad. Jamais on ne vit époux pareil; partout où il passe, il se marie à une princesse. En quelques semaines, les mariages féodaux, l'enivrement populaire, lui font un empire, et lui donnent une armée. Il tient toute la Perse et un morceau du Khorassan. Les princes et les sultans chevauchent au milieu de ses compagnons d'aventure, et c'est un grand seigneur, le châtelain de Nessa, qui lui sert de secrétaire.

On était en 1227; l'Empereur Inflexible était mort, son successeur n'était pas élu, les meilleures troupes et les meilleurs généraux de l'empire étaient engagés en Chine, dans une guerre à outrance; le peuple iranien acclamait un prince turc; les chiites s'enflammaient pour sa cause, le voyant ennemi du khalife orthodoxe; la noblesse militaire turque du Sud et de l'Ouest, pourvue depuis le temps des Seldjoukides, furieuse contre les parvenus du Nord et de l'Est, accourait sous ses drapeaux. La preuve que l'invasion mongole, entre 1220 et 1225, n'a pas été une irruption, mais une conquête organisée, c'est que dans le Khorassan proprement dit, dans la Transoxiane, dans le Kharezm où avaient régné, non sans gloire, le père de Djelal Ed-Dine et ses ancêtres, en une telle crise, personne ne bougea. On peut objecter qu'en Khorassan, d'effroyables exécutions militaires comme les massacres de Merv et d'Hérat avaient dépeuplé le pays; mais en Transoxiane, où la population était assez dense pour se laisser entraîner dans un soulèvement populaire contre les Mongols dans l'année 1232 (émeute de Tarabi le Tisserand), — mais dans des villes comme Bokhara, où l'affluence des étudiants, élément toujours turbulent dans la société musulmane, était si considérable dès 1230 que la bonne impératrice douairière, veuve de Tou-

louï, la chrétienne Serkouteni¹ Bigui, faisait bâtir pour eux un collège, il n'y eut pas une tentative de mouvement. Les Mongols avaient su s'imposer par le nationalisme ture, par l'habileté d'administrateurs tels qu'un Mahmoud Yelvadj, un Masoud, par la forte discipline d'un roi comme Djagataï, et par la prudente bonté de leurs impératrices et reines, de cette maîtresse femme qui menait l'insignifiant Ogodaï, la ferme et adroite Tourakiné, laide à plaisir : « Tourakiné n'avait rien de beau, mais pour Ogodaï Kaan elle était belle². » Même aux musulmans, la douairière chrétienne, l'excellente Serkouteni, laissa souvenirs et regrets : « Gouyouk Khan étant mort, toute la lignée de Tchinghiz Khan, chacun et quel qu'il fût, accepta la succession dans la lignée de Toulouï Khan pour l'amour que le peuple portait à sa veuve, Serkouteni Bigui. » Pourtant, le même Abou'lghazi, après avoir dit de Gouyouk : « A pauvres et humbles, à grands et petits, il fit telles grâces que personne jamais n'en fit tant », ajoute, lui qui parle avec tant de respect de Serkouteni : « Toutefois, à la religion chrétienne il donna cours³. »

Que l'intrépide et aventureux Djelal Ed-Dine ait songé à recommencer le roman seldjoukide, c'est possible; mais qu'il ait vu, dès le commencement, pourquoi il était trop tard, c'est probable; la matière à roman, le reître ture, lui manquait; ces atabeks qui l'acclamaient, c'étaient des iranisés, des chevaliers du *Chah Nameh*; le vrai Turc, le soldat, était rallié à la grande famille; corps et âme, il s'était

1. Le nom exact est évidemment défiguré dans les chroniques musulmanes; il doit être une forme féminine de *Serdjis*, « Serge », qui se trouve comme nom ture chrétien dans les inscriptions de Sémirétschinsk (Chwolson, p. 133).

2. Abou'lghazi, p. 143.

3. *Id.*, p. 144. Je traduis *Rivadj* par « cours ». Le sens est « mode, circulation ». Abou'lghazi accuse Gouyouk d'avoir fait de la propagande chrétienne, ce qui est faux. Les Mongols n'ont jamais fait de propagande religieuse.

donné au Kaan venu de Chine, à l'homme du Yassak, « du Règlement », à « la nation des archers », comme l'appellent simplement les Arméniens. L'affaire devint très vite iranienne; les Turcs, suspects à tout le monde, si braves qu'ils fussent, si superbes sur le champ de bataille où ils ne connaissaient plus que leur amour-propre militaire, à la fin n'y tinrent plus, et prirent franchement le parti du Maudit contre l'Iranien méprisé, préférant leur étendard invincible à la religion qu'ils avaient en commun avec ces fuyards et ces miliciens d'embuscade. Les plus effrontés se moquent de Djelal Ed-Dine, se nantissent « émirs de l'an sept ». Dans l'Irak, c'est un certain Djemal Ed-Dine qui « réunit à Hamadan un certain nombre de Turcs de l'Irak, aventuriers de profession et fauteurs de discorde¹ ». L'un après l'autre, ils passent à l'ennemi, sous le vrai drapeau national; ceux qui ne prirent point parti se firent tuer à la turque, sabre en main, pour l'honneur, pour le plaisir. Le moment arriva où les populations iraniennes elles-mêmes se dégoûtèrent de leurs dévots vengeurs, et leur préférèrent le païen mongol; Nessavi l'avoue loyalement. A Kazroun, un ecclésiastique, un Iranien, le cheikh Abou Ishak de Chiraz, tenait la ville pour les Kharezmiens, « terrorisant les habitants, ravissant les enfants, violant les femmes ». Les Mongols l'envoyèrent en Chine, où il arriva quasi mort; on fit brûler « son corps demi-inanimé », et cette fois, Nessavi donne raison aux *Maudits*. « Il mérita le sort qui lui était réservé... Espérons que ce châtement immédiat a sauvé ce misérable du châtement éternel². »

Au milieu de cette atroce chouannerie, des traits de haute générosité, le courtois respect du courage, naturel à des gens si braves; à Ispahan, les Mongols font le salut

1. Nessavi, p. 117.

2. *Id.*, p. 130, 131.

d'armes à Djelal Ed-Dine vaincu, et le laissent passer; c'est un déserteur qui l'a raconté à Nessavi : « La mêlée était telle que les issues pour fuir étaient plus étroites que le trou d'une aiguille de tailleur. Il ne restait plus autour du Sultan que quatorze de ses pages particuliers. A ce moment, en tournant la tête, il aperçut un de ses porte-drapeau qui tournait bride et prenait la fuite. Il s'élança sur lui, le transperça... puis par une charge... il s'ouvrit pour lui et les siens un passage à travers l'ennemi... En voyant ce qui venait de se passer, le Maudit Baïnal fut émerveillé... il rejeta sa massue en arrière, et s'écria : Tu te tireras d'affaire partout où tu iras ¹ ! » Avec une remarquable sûreté de coup d'œil, les conseillers de Djagataï et du fils de Djoudji, de Batou « le Débonnaire », virent de suite que la chevalerie de Djelal Ed-Dine ne pouvait rien contre le caporalisme mongol et le chauvinisme turc; ils laissèrent le héros de roman s'agiter dans le vide; il s'y débattit en désespéré, tantôt roi, tantôt capitaine de chouans, prolongeant l'aventure pendant six héroïques années (1226-1231) sans pouvoir une seule fois entamer le territoire mongol; à la fin, ce fils d'empereur périt dans la tanière enfumée d'un rustre kurde. Traqué par les colonnes mongoles jusque dans les montagnes du Kurdistan, il venait d'être battu, s'était dégagé seul, tuant deux hommes de sa main. Dans la montagne, des brigands kurdes le détroussent; ils allaient le tuer, quand il se nomme, et promet au chef des brigands de le faire prince, s'il le sauve : « Le chef décida de reconduire le Sultan dans ses États, et l'emmena vers son campement, auprès de sa compagne; puis le laissant sous la garde de sa femme, il alla en personne dans la montagne chercher des chevaux. Pendant qu'il était absent, un Kurde de la plus basse classe,

1. Nessavi, p. 230.

une sorte de brute, tenant un épieu à la main, se présenta chez lui, et dit à la femme : Qu'est ce Kharezmien? Pourquoi ne le tuez-vous pas? — C'est impossible, répondit-elle; mon mari lui a accordé l'aman, parce qu'il a déclaré qu'il était le Sultan. — Comment, s'écria le Kurde, avez-vous pu croire qu'il était le Sultan! D'ailleurs à Khélâth, on a tué un de mes frères qui valait mieux que lui. Ce disant, le Kurde frappa le Sultan d'un tel coup d'épieu qu'un second eût été inutile ¹. »

Ses chouans prirent parti en Roum, continuèrent la vie d'aventures; on les rencontre partout où l'on se bat, les « Corasmins », comme les appelaient nos croisés. Joinville en a vu; un Corasmin montait la garde dans sa prison, en Égypte.

Les débris de la bande, survivants des grandes guerres, se jetèrent en Syrie, bravant musulmans et chrétiens ensemble, se battant à tort et à travers, contre tout ce qu'ils rencontraient. Quand on les vit arriver de si loin, s'installer comme en pays conquis, ouvrir leur marché d'hommes d'armes à qui payerait, tout le monde prit peur, et surtout, les Turcs, qui savaient à quoi s'en tenir, et reconnaissaient des concurrents. Le « Soudan de la Chamelle », et Gautier de Brienne, et le Maître du Temple, et l'évêque de Rames, s'assemblèrent tumultueusement, Sarrasins et croisés; au « Soudan de la Chamelle, ... l'un des meilleurs chevaliers qui fust en toute paiennime », les chrétiens « firent si grant honneur en Acre que il li estendoient les dras d'or et de soie par où il devoit aler ».

Alors, ces « Corasmins » errants, chassés de partout, fuyant devant l'étendard invincible du Kaan souverain de la Chine, donnèrent leur dernier coup de boutoir, et montrè-

1. Nessavi, p. 410.

rent à ces gens-là ce qu'ils avaient appris aux guerres mongoles. C'étaient des revenants, des fantômes; il y avait là des vieux qui avaient vu Guchlug et regardé en face Djébé, le sabre à la main. Le succès de l'affaire n'était pas douteux. Soudards musulmans au service des croisés, et chevaliers francs y mirent pourtant de l'amour-propre, les musulmans surtout, qui ne voulaient pas reculer; les chrétiens lâchèrent pied les premiers : « Toute nostre gent s'enfuirent si laidement, que il y en ot plusours qui de désespérance se noierent en la mer. Ceste désespérance lour vint pour ce que une des batailles l'empereur de Perse assembla au Soudanc la Chamelle, liquex se deffendi tant a aus, que de dous mille Turcs que il y mena, il ne l'en demoura que quatorze-vins quant il se parti dou champ »¹ (bataille de Gaza, 1244).

Ici Joinville donne mal l'impression; il ne peut pas la donner; elle manquerait de crânerie, car c'est la peur; on la devine entre les lignes. Quoi, cette poignée de fugitifs qui n'osent plus affronter l'étendard mongol, voilà ce qu'ils viennent de faire? Que serait-ce donc, si le grand Khan des Mongols, le vainqueur de Prêtre Jean, l'empereur de Cathay, arrivait lui-même, avec ses innombrables escadrons?

Le grand Khan faisait sa besogne au nord. La jacquerie avortée de Tarabi avait prouvé combien l'édifice mongol était solide, en pays musulman, même contre la moinerie de l'Islam. L'incident est caractéristique, et montre ce qu'était le gouvernement mongol dans les pays récemment conquis. Un vilain de Tarab, bourg voisin de Bokhara, se donnait pour *péridar*, « inspiré », comme nous dirions. Il avait des visions; il entendait des voix : « En Transoxiane et en Turkestan, dit Djouveïni, beaucoup de gens, surtout des femmes, ont cette prétention. » Ce vilain, fabricant de cri-

1. Joinville, p. 489, 490.

bles, disent les uns, tisserand, disent les autres, s'était affilié à l'ordre religieux des *Soufi*, « des habillés de laine », et portait le froc; son nom était Mahmoud, mais on l'appelait du nom de son village « Tarabi ». On racontait ses miracles; il montrait aux pieuses gens les milices célestes qui allaient venir les délivrer du Yassak, fonder le règne de Dieu, et ces enthousiastes les voyaient voler, en habits verts et en habits blancs¹. « Si quelqu'un s'avisait de dire : Je ne les vois pas, on les lui faisait voir à coups de bâton », ajoute le musulman Djouveïni, que la laïcisation mongole a rendu passablement sceptique. Il guérissait les aveugles : « Ceux qui voyaient ces choses, dit encore Djouveïni, étaient eux-mêmes des aveugles... Si je voyais de mes propres yeux un tel événement, je m'occuperais sans délai de leur guérison. » Le populaire s'assemblait, et les gens de religion. « Il y avait à Bokhara un savant connu par son mérite et sa noblesse; son nom était Chems Ed-Dine Mahboubi... il embrassa la cause de ce fou... le rassemblement augmentait de jour en jour; toute la population de la ville et des campagnes vint trouver Tarabi, et des indices de trouble et de désordre se manifestèrent. » Les autorités mongoles s'inquiétèrent : « Ils envoyèrent à Khodjend, auprès de messire Mahmoud Yelvadj, pour lui donner avis de cette affaire. » En vrai Mongol, stylé à la chinoise, le mandarin civil, « le Daroga », ne voulait rien faire sans avoir couvert sa responsabilité. On voit la preuve constante de cette timidité, chez les fonctionnaires mongoles, dans l'honnête Guiragos; à toutes les réclamations que leur adressent les

1. Ce sont des anges. « Elle (Khadidja) lui dit (à Mahomet) : « Quand l'ange vient te visiter, quel est le vêtement que tu aimes à lui voir porter? » Il répondit : « L'habit blanc ou l'habit vert. » « C'est donc réellement un ange! » s'écria-t-elle. Par ces mots, elle rappelait l'idée que le vert et le blanc sont les couleurs spéciales à tout ce qui est bon et aux anges. (Ibn Khaldoun, p. 487.)

prêtres et les moines arméniens, ils répondent invariablement : « C'est possible; je ne dis pas non; je n'ai pas d'ordres; j'en référerai à l'autorité supérieure. » — En attendant, le Daroga, pris de court, essaya de faire enlever Tarabi; son coup policier manqua; le peuple cria au miracle, et le moine visionnaire se crut si sûr de sa révolution qu'il alla s'installer en pleine ville, dans l'ancien hôtel du dernier sultan seldjoukide, du grand Sandjar : « Il y eut telle foule dans le quartier et au marché qu'un chat n'y aurait pu passer. » Pendant quelques jours, les piétistes et le populaire furent maîtres de la ville. Les scènes de leur courte domination sont caractéristiques; on les retrouve partout, dans les mêmes circonstances, à Florence avec Savonarole, comme à Naples, avec Masaniello : « O partisans de vérité, qu'attendez-vous? Il faut purger le monde des impies..... » puis vient le gouvernement révolutionnaire de Tarabi. « Il livra à la risée le chef des *Sadr* [Primats]... il nomma Sadr Chems Ed-Dine Mahboubi. Il maltraita la plupart des personnes de distinction, les diffama, en tua plusieurs. Il s'attachait à gagner la populace et les vagabonds... les vagabonds et les vauriens s'introduisirent dans les maisons des riches et se mirent à piller. » Un détachement mongol accourut; les révoltés l'assailirent; à la première volée de flèches, Tarabi et Mahboubi furent tués. « Sur ces entrefaites, il s'éleva un vent violent et la poussière devint si épaisse que les hommes ne pouvaient s'apercevoir. Les Mongols s'imaginèrent que c'était l'effet des miracles de Tarabi et battirent en retraite... les paysans sortirent de leurs villages avec des bèches et des haches, décapitèrent tous ceux qu'ils prirent, et notamment les percepteurs et les hommes en place. » La jacquerie dura huit jours, au bout desquels les troupes mongoles arrivèrent en force et rétablirent l'ordre. L'exécution était imminente, le massacre, le pillage; Mahmoud

Yelvadj obtint des soudards qu'on la retarderait, qu'on en référerait d'abord au Kaan; c'était cause gagnée. La bonne sainte femme Serkouteni appuya la demande du ministre. « Le Kaan pardonna cette faute, dont le pardon était cependant impossible¹. » La clémence d'Ogodaï acheva de rallier les populations que la première furie mongole avait terrorisées et que la ferme administration de Djagataï avait soumise. A partir de 1232, la lutte du Chériat contre le Yassak est souterraine, sournoise, d'autant plus dangereuse qu'elle prend des formes plus légales, et que le parti religieux, sous son masque de loyalisme, esquive toute répression.

Djelal Ed-Dine mort, le pouvoir mongol assis en Transoxiane, la Chine du Nord conquise, qu'allait-on faire des vieilles bandes qui n'avaient plus d'autre métier que la guerre? Comment allait-on pourvoir les princes du sang, après le compromis qui avait donné l'empire à Ogodaï? En vieux droit turc et mongol, les descendants de l'aîné, de Djoudji, ne pouvaient, en aucun cas, être des prétendants au domaine héréditaire réservé à l'Ot-djiguine, au plus jeune; d'ailleurs, ils étaient issus de bâtardise; si aucun chroniqueur ne le dit officiellement, tout prouve qu'on les considérait comme tels; on verra les cousins de Batou le Débonnaire le traiter en inférieur, en véritable bâtard. D'autre part, le domaine héréditaire, où donc était-il maintenant? Pour les Mongols, il était entre Onon et Kéroulène, à Deligoun Bouldak, où les vieux compagnons du Tchingiz Khan, les Mongols de la veille, les purs, les vrais, avaient obtenu de faire transporter le corps du grand Bordjigoune; pour les Turcs, ouvriers de la deuxième heure, pour les Naïmane, pour les Kéraït, pour les Oigour, il était à la « respectable enceinte », au « Karak oroum », à côté du *Kout-tag*, de

1. Djouvéini, dans *Defrémery*, p. 128 et suiv.